



Dialogue

EQUIPE INTERGROUPE « CHINE »

Préparation au colloque de Pékin

Bulletin Chine N° 3

Sommaire

1. Présentation *Georges Ordonnaud*
2. Teilhard et l'Europe, un texte du père Noir
3. Spiritualités de la chine (fin)
4. Médecine, conférences & divers
5. Lectures

Annexe 1 : le Bouddhisme Chinois

Annexe 2 : Médecine, proverbes, conférences, divers

1. Présentation

SRAS : les nouvelles sont bonnes, notre voyage est donc maintenu sauf si l'OMS émettait un avis défavorable dans le mois précédent notre départ ce qui est très peu probable. Dans ce cas vous seriez immédiatement avertis et le programme serait reporté au printemps suivant.

« L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a estimé que le pire était passé... aucun nouveau cas confirmé n'a été enregistré dans les trois pays les plus touchés Chine, HongKong et Taiwan... "le pic de l'épidémie est franchi... particulièrement en Chine", a déclaré Henk Bekedam, délégué de l'OMS à Pékin. L'OMS envisagerait de lever sa recommandation de différer les voyages non essentiels dans certaines régions de Chine. » Extrait du 'La Croix' du 06/06.

Bonne chance ! à notre nouveau Président **Georges Ordonnaud** déjà aussi responsable du programme 2005. Merci à Raoul Giret pour tout le travail accompli, notamment dans la mise en place d'une méthode de travail efficace au niveau du 'Conseil' sans laquelle ce programme ne pourrait se réaliser dans de bonnes conditions. Notre ancien Président reste au conseil.

2. Teilhard et l'Europe

un texte du père Noir s.j :

« Teilhard possède des titres si nombreux qu'ils le rendent littéralement inclassable.

Faudra t-il le ranger de préférence parmi les scientifiques (géologues et paléontologistes), parmi les philosophes, les théologiens, les mystiques ou, pourquoi pas, les poètes ?

Un titre, en tout cas, ne peut lui être contesté : celui d'**humaniste**.

Teilhard observateur lucide du phénomène humain et de sa place dans l'histoire de l'univers croit obstinément en l'Homme et en son Avenir. Il croit à la responsabilité de l'humanité toute entière dans la construction de la terre. Il analyse magistralement les crises qui jalonnent la marche vers une union désirée par tous et toujours retardée.

Strasbourg fut un des lieux où, au sortir de la grande guerre, il médita sur des temps nouveaux.

Ni les temps difficiles qui suivirent, ni même la deuxième guerre mondiale et ses horreurs ne réussirent à décourager ses certitudes dans l'avènement d'un monde meilleur exigeant l'effort de tous les hommes de bonne volonté.

Aujourd'hui, la construction de l'Europe l'eût passionné. Ceux qui sont attelés à ce grand oeuvre auraient beaucoup à gagner à reprendre la vision et le témoignage de cet humaniste solidement enraciné dans son Auvergne natale et dont le destin fit un pèlerin de l'universel.

En soulignant le phénomène de la planétisation humaine, Teilhard nous invite à acquérir au plus vite ce qu'il appelle « un nouveau sens de l'espèce », fondement d'une indispensable solidarité.

L'observation réfléchie de l'Évolution a amené Teilhard à exprimer une loi universelle qu'il formule ainsi : Toute UNION VÉRITABLE DIFFERENCIE ET, À PARTIR DE L'HOMME ELLE PERSONNALISE. Ce qui signifie pour l'Europe, non seulement le respect des identités régionales et nationales, mais la promesse de leurs progrès. Cela signifie également que l'Europe irait vers son déclin si elle se refermait égoïstement sur elle-même, oubliant les grands horizons du Monde y compris le Tiers-Monde.

En 1981, l'UNESCO célébra, à Paris, le Centenaire de, la naissance de Teilhard. On vit accourir de tous les continents des hommes de toutes ethnies, de toutes religions, de toutes idéologies. Tous témoignèrent de l'humanisme universel de Teilhard.

Il est temps que l'Europe prenne conscience du trésor que recèle l'œuvre de Pierre Teilhard de Chardin et qu'elle le range parmi les plus prestigieux humanistes.

Puisse cet Auvergnat, ce Français, cet Européen qui s'appelle Teilhard aider l'Europe et la Terre à se construire dans la paix. N'est-ce pas le rôle de tout humaniste ? »

Pierre NOIR

3. Spiritualités de la chine (fin) : le Bouddhisme en Chine

Résumé de l'annexe 2

Ce dernier volet achève la présentation du triptyque qui constitue ce qu'il est convenu d'appeler la religion Chinoise. Rappelons que ce triptyque (voir bulletin n° 1) est un syncrétisme :

-- taoïsme (vie, santé, bien-être) -- confucianisme (famille, lignage, civisme) -- bouddhisme (mort et au-delà). Cette 'religion chinoise' fut associée à la longue période d'épanouissement de la culture de l'ancienne Chine, puis vint la décadence que rencontra Teilhard et qu'il stigmatisa sans indulgence. Cette religion diffuse, sans tête, sans dogme et sans institution clairement identifiable n'est de ce fait pas reconnue et se trouve aujourd'hui marginalisée...

La Chine, optimiste et concrète, n'accepta pas le bouddhisme indien originel. Ce n'est qu'au terme d'un processus de huit siècles de transformations profondes sous la pression taoïste et confucianiste qu'il s'intégra à eux, avec des hauts et des bas, dans un syncrétisme typiquement chinois qui finit par lui confier la mort et l'au-delà.

Le bouddhisme chinois se présente sous deux aspects principaux :

- celui du bouddhisme chan des monastères (le zen des Japonais) d'un salut solidaire pour tous par l'intercession des bodhisattvas (les saints). Bouddhisme plus souriant, porté sur les oeuvres concrètes de l'esprit (peinture, poésie etc.), valorisant le travail pour les moines (façon bénédictine) etc..
- celui du bouddhisme populaire de la Terre pure, bouddhisme de la grâce et de la foi dans une nouvelle naissance libératoire promise à tous par le très vénéré 'bodhisattva' Amitabha, plus l'intercession des bodhisattvas (saints) et surtout de Guanine (la madone chinoise de toutes les causes difficiles).

L'annexe 1 présente d'abord en quelques mots simples l'univers mystérieux, complexe et foisonnant du bouddhisme (un milliard d'adeptes). (2 pages)

Le bouddhisme chinois est présenté ensuite par des extraits tirés du très bon ouvrage collectif 'La Chine d'hier à aujourd'hui' réalisé sous la direction d'Arnold Toynbee (celui des comités de parrainage Teilhard). (4 pages)

4. Médecine, conférences & divers

résumé de l'annexe 3

• Médecine *Chantal Amouroux*

Chantal Amouroux nous résume dans l'annexe 2 ce qu'elle a retiré d'un séminaire d'une journée sur la médecine chinoise.

Celle-ci s'enracine profondément dans la philosophie chinoise.

L'homme naissant de l'union des contraires, est intimement lié à la Nature et son équilibre dépend de l'harmonie en lui des cinq éléments. Il est et doit rester sans cesse partie intégrante de l'univers. Toute approche de la maladie ne pourra alors être conduite que par une approche globale du vivant puisque forme et esprit sont liés et immergés dans l'univers.

C'est la destruction de l'harmonie entre le yin et le yang qui est à l'origine de toutes les pathologies.

Les cinq piliers du traitement en médecine chinoise sont la diététique, le massage, le chi-gong, la pharmacopée, et l'acupuncture enfin qui libère les points de tension pour remettre l'énergie vitale en circulation dans le corps.

En médecine chinoise le patient doit être actif en montrant son désir de guérison et sa volonté de se remettre en harmonie avec la Grande Nature. Une étroite coopération entre le patient et le médecin est le gage de la réussite du traitement.

• Proverbes et citations

Proverbes - Apprends-lui à pêcher : il saura se nourrir toute sa vie
- Réunies les charbons brûlent, séparés ils s'éteignent

Confucius - La joie est en tout ; il faut savoir l'extraire

Lao-tseu - Tout ce qui existe vient de l'Absolu, dont on ne peut rien dire, même pas qu'il existe.

S'ils reflètent souvent un fonds universel de vieille sagesse paysanne, les proverbes chinois se caractérisent aussi par un idéal de fraternité humaine. Cette attitude spontanément et concrètement altruiste est sans doute le terreau où s'alimente sans cesse l'humanisme concret des philosophes où l'on retrouve également, transfiguré en mysticisme, l'autre versant de l'inspiration chinoise : l'amour de la nature, joint au sentiment que l'homme relie le Ciel et la Terre.

L'annexe 2 nous propose une palette de proverbes et de citations diverses.

• Conférences et divers

-- L'annexe 2 liste les dernières conférences offertes d'ici fin juin.

-- Selon l'OMS, le pic de l'épidémie de pneumonie atypique est passé.

Paru dans Lacroix vendredi 6/6 : L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a estimé hier que le pire était passé pour l'épidémie de pneumonie atypique. Aucun nouveau cas confirmé n'a été enregistré dans les trois pays les plus touchés Chine, Hongkong et Taiwan... L'OMS envisagerait donc de lever sa recommandation de différer les voyages ...

5. Lectures

• Les jésuites en Chine (courrier d'André Peltre)

Les amis de Teilhard ne reculeront pas devant l'effort de lire les quelques lignes qui suivent extraites du livre 'les jésuites' (lecture recommandée) de Jean Lacouture...

-- Le chapitre 9 du tome 1 relate l'histoire de ces jésuites européens du XVIIe et XVIIIe siècle, linguiste, géographe, astronomes et mathématiciens comme ce fut tout particulièrement le cas de Matteo Ricci (Li Mateou) le plus illustre d'entre eux...

Leur idée stratégique était d'introduire le christianisme dans l'empire du milieu « par le haut » en visant les classes cultivées et dirigeantes et surtout l'empereur.

-- les sciences, dans lesquelles ils excellaient, étaient destinées à préparer le terrain pour convaincre les lettrés chinois de l'excellence de la civilisation chrétienne.

On aura une idée de cette épopée par ces deux extraits rédigés par Ricci.

Le premier, sur la langue chinoise, n'a pas pris une ride en trois siècles...

Le second, sur la société chinoise et haut en couleur et révèle une « sinomania » qui a toujours existé en Europe, tant la Chine a toujours fasciné l'Occident :

A.

Peltre

p. 253 dans l'édition du Seuil 1991 :

« Je me suis appliqué à la langue chinoise et j'assure à Votre Révérence que c'est autre chose que le grec ou l'allemand [...] La langue parlée est sujette à tant d'équivoques que beaucoup de sons signifient plus de mille choses et parfois il n'y a d'autre différence entre l'une et l'autre que de prononcer le son avec la voix plus élevée ou plus basse en quatre espèces de tons. C'est pourquoi, parfois, quand ils parlent entre eux, ils écrivent pour se faire comprendre ce qu'ils veulent dire, car les choses sont différentes par l'écriture l'une de l'autre.

Quant aux caractères, c'est une chose à laquelle on ne peut croire si on ne l'a pas vu ou expérimenté comme je l'ai fait. Il y a autant de lettres que de paroles ou de choses, de telle sorte qu'elles dépassent soixante mille.

Leur manière d'écrire est plutôt une manière de peindre et c'est pourquoi ils écrivent avec un pinceau comme nos peintres. Il en découle cette utilité que toutes les nations qui ont cette écriture peuvent se comprendre au moyen des lettres et des livres bien que leurs langues soient très différentes. »

P. 254 :

... « La Chine est la chose la plus importante et la plus riche de tout l'Orient dont elle surpasse tous les autres royaumes. Elle ressemble beaucoup en certains points à la richesse et la perfection de notre Europe, et en beaucoup elle emporte sur elle... »

« 1) C'est l'état le plus vaste qui soit soumis à un seul roi... » (Ah! cette couronne centralisatrice dont les pères ont si fort la nostalgie en Inde et au Japon...)

2) C'est la nation la plus peuplée [...] avec plus de 60 millions d'habitants payant l'impôt [...]

3) Il n'y a pas de royaume plus fertile et mieux approvisionné. Bien que les Chinois soient plus gros mangeurs que les Européens, il y a de quoi les satisfaire tous [...] à très bon marché [...]

4) La richesse publique n'est égalée par celle d'aucun autre royaume : les mines d'argent et d'or sont en abondance [...] les revenus de l'empereur sont plus grands pour lui seul que pour tous les rois et seigneurs d'Europe, et peut-être d'Afrique réunis [...]

5) Aucune région ne semble l'égaliser pour la fraîcheur et la paix, à tel point qu'on dirait une chose peinte plutôt qu'un produit de la nature [...]

6) Les habitants sont les plus industrieux du monde, même les aveugles et les boiteux gagnent leur vie, aussi voit-on peu de mendiants [...]

7) C'est parmi les pays découverts le plus pacifique et le mieux gouverné... ».

- **Deux recensions prises dans 'La Croix'** (signalées par Michel Ballot)

→ *Roman*

Le conte chinois de Frédéric Tristan. Un récit initiatique nourri d'une amoureuse connaissance des philosophies chinoises, et d'une science non moins avisée du christianisme et de la pensée occidentale. TAO LE HAUT VOYAGE de Frédéric Tristan Fayard, 330 p., 20 Euro.

La Chine a souvent porté Frédéric Tristan. Il la connaît bien pour y avoir travaillé lorsqu'il exerçait des responsabilités commerciales. Il lui doit l'un de ses premiers succès : Le Singe égal du ciel (1972), variation sur Le Voyage en Occident, un grand classique de la fin des Ming (XVIe siècle). Il lui doit l'un de ses chefs-d'œuvre, injustement méconnus : La Chevauchée du vent (1991), recréation du roman d'aventure à la manière des lettrés anciens. Sans doute en signe de gratitude, lui offre-t-il maintenant Tao le haut voyage, délicieux roman initiatique où la rouerie des vieux conteurs cache une sagesse moderne. Tout commence dans la ville de Chang'an disparue des cartes depuis la très lointaine dynastie Han. Un nommé Xie Fei survient. Adepte du Tao, il cherche à se rendre auprès du maître alchimiste Zhang Fu, afin d'obtenir un « fourneau à transmutations ». Au même moment, le doux savetier Ying Chao, épris de la jeune veuve Brise d'Été, se voit commander par un inconnu la plus belle paire de bottes qui puisse exister. Ce même jour, enfin, le marchand Yu Liang tue sa seconde épouse, accusée de dépravation - mais chantée par d'autres comme une sainte. Malheureusement, les bottes du doux savetier provoquent la mort du gouverneur. Elles avaient été, entre-temps, falsifiées par le commanditaire inconnu. Lequel n'était autre qu'un spectre polymorphe, un « crapaud lunaire », le Barbare du Sud. Ce sont

des choses qui arrivent. On arrête le savetier. Il retrouve en prison l'adepte du Tao - victime d'une erreur judiciaire -, le marchand assassin et le malfrat Tête de Chien qui croupissait là depuis un certain temps. Les quatre hommes s'évadent. Ils s'embarquent, bon gré, mal gré, dans la quête du fourneau à transmutations. Il leur faut, pour commencer, traverser une forêt magique.

On ne peut résumer les multiples rencontres, prodiges et hauts lieux que Frédérick Tristan propose ensuite à ses personnages, et aux lecteurs. Issus des traditions du Tao, mais aussi du bouddhisme populaire - ou de la malicieuse imagination de l'auteur -, les sorcières, bons génies, revenants, empereurs mystiques, dragons, déesses bienfaitrices et autres moines érudits jalonnent cette initiation. Le savetier Ying Chao et l'adepte du Tao, Xie Fei s'y complètent, comme Papageno et Tamino dans *La Flûte enchantée*. Ils doivent notamment affronter les incessantes métamorphoses, illusions et duperies auxquelles les soumet l'épouvantable Yama, maître de la mort, flanqué de deux acolytes infâmes, mâle et femelle.

La vie est-elle un songe ? Le songe est-il une vie ? L'alchimie est-elle matérielle ou purement spirituelle ? Frédérick Tristan joue sur la pluralité des symboles. Il y ajoute son grain de sel. On laisse, en effet, au lecteur la surprise de découvrir qui est le narrateur du Haut voyage. Poétique, élégant, amusant, ce Tao ne se contente pas, en effet, des conclusions, parfois redondantes, propres aux romans initiatiques (du style : « tu es à toi ta propre réponse », etc.). On devine, sous l'amoureuse connaissance des philosophies chinoises, une science non moins avisée du christianisme et de la pensée occidentale. Trente ans après *Le Singe égal du ciel*, dix ans après *La Chevauchée du vent*, Frédérick Tristan conclut ainsi en beauté une originale « trilogie chinoise ».

Jean-Maurice de MONTREMY

→ Philosophie

Le tao face à l'énigme de l'univers. Le second volume des « Philosophes taoïstes » en Pléiade propose la première traduction en langue occidentale du « *Huainan zi* », exposé des principes fondamentaux du taoïsme. Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1 280 p.

Au II^e siècle avant notre ère, un prince chinois, Liu An, entreprend de compiler l'état des connaissances de son époque. L'un des plus grands livres de la philosophie taoïste, le *Huainan zi*, est né. Cet ouvrage servira d'abord à l'instruction des princes. Mais il reste aujourd'hui encore un guide sûr pour toute quête de la sagesse. C'est tout le mérite du vaste projet mené en Bibliothèque de la Pléiade, sous la direction de Charles Le Blanc et de Rémi Mathieu, que d'en donner cette première traduction en langue occidentale. Cet ambitieux programme témoigne de la vitalité de la sinologie francophone et du courage de l'entreprise éditoriale.

À vrai dire, de difficultés, ce projet n'en a pas manqué : comment surmonter les problèmes de traduction ? Comment rendre compte d'une pensée qui se présente essentiellement sous la forme de paradoxes ? Comment rendre cohérent ce qui apparaît d'emblée comme éclectique et le fruit de plus de quatre siècles de discussions entre écoles philosophiques ? Le lecteur découvrira, au fil d'introductions soignées, de bonnes illustrations, de tableaux de transcriptions, de chronologies et de bibliographies importantes, l'ampleur des difficultés qui ont été surmontées. Le *Huainan zi* n'aime rien tant que les répétitions, les parallélismes, les illustrations concrètes de thèmes abstraits. Bref, le dépaysement est garanti : de l'origine du monde à la nature des sujets moraux abordés, tout dans ce livre témoigne d'une profonde originalité, que notre enracinement dans la philosophie grecque approche avec peine.

Certains ont en effet voulu faire du *Huainan zi* un manuel comparable aux fragments des philosophes présocratiques. Mais cette comparaison est quasiment impossible à réaliser, en raison de la nature différente des deux projets et de leurs deux périodes. Comment alors pénétrer dans cette « montagne de propos », pour reprendre un titre d'un chapitre du *Huainan zi* ? Le sommaire, que l'on trouvera à la fin de l'ouvrage, donnera une clé d'interprétation en restituant l'intention de Liu An. De son propre aveu, en rédigeant les essais de ce livre, l'auteur a voulu exposer les principes fondamentaux du dao (ou tao), en faisant connaître « la chaîne et la trame des affaires humaines ». Car le dao - à savoir la manière d'être et d'agir conforme à la nature spécifique des choses - traduit l'énigme de l'univers.

Bien malin qui pourra donner une définition précise de ce principe fondamental du taoïsme : ineffable, inaccessible et pourtant bien réel, présent dans l'essence de tous les êtres, le dao a un caractère merveilleux et infini, évoqué parfois dans des passages au lyrisme débordant. L'enjeu est néanmoins de taille pour l'homme. Celui-ci ne peut devenir sage et parfait que par l'union au dao.

Cette union, dans le taoïsme, ne comporte aucune référence à un dieu personnel transcendant. La sainteté est à chercher dans la réalisation d'un ordre naturel. Le « saint taoïste » est donc profondément engagé dans les affaires humaines. Il prend la figure du souverain, dont le dévouement doit être sans bornes. C'est pourquoi certains ont pu parler d'un « déconstructivisme » taoïste : le *Huainan zi* critique et nie l'agir humain conventionnel, pour en restaurer le dynamisme intérieur du dao.

En cela, Liu An produit une synthèse originale avec la sagesse des légistes chinois et la philosophie confucéenne. Les trois parties de son ouvrage témoignent d'une vision très riche et très ordonnée du monde, de la société et de l'homme. On y trouvera des enseignements de poésie, histoire, astronomie, mathématique, géographie, musique, alchimie, médecine, agriculture. Ces apports de tous ordres sont à la base d'une synthèse philosophique sans précédent. Pour cette seule raison, cette traduction méritait d'être entreprise. Nul doute que ce livre aidera à franchir les frontières culturelles, intellectuelles ou spirituelles qui nous séparent de l'Asie.

Jean-François PETIT

Rappel des adresses email de l'équipe Chine :

**g.ordonnaud@wanadoo.fr, ajpeltre@aol.com, amoureux.chantal@voila.fr,
claud@pesquet.com, frqian@yahoo.fr, teilhard@mnhn.fr, hforeman@noos.fr,
jmasurel@noos.fr, joanne.grossmann@tps.fr, Ch.meraud@wanadoo.fr**

Ce bulletin peut-être adressé aussi à toute personne qui le désire et qui dispose d'une adresse électronique.



Annexe 1

SPIRITUALITES DE LA CHINE (fin)

LE BOUDDHISME CHINOIS

Ce dernier volet achève la présentation du triptyque qui constitue ce qu'il est convenu d'appeler la religion Chinoise. Rappelons que ce triptyque (voir bulletin n° 1) est un syncrétisme : taoïsme (vie, santé, bien-être) -- confucianisme (famille, lignage, civisme) -- bouddhisme (mort et au-delà). Cette 'religion chinoise' fut associée à la longue période d'épanouissement de la culture de l'ancienne Chine, puis vint la décadence que rencontra Teilhard et qu'il stigmatisa sans indulgence. Cette religion diffuse, sans tête, sans dogme et sans institution clairement identifiable n'est de ce fait pas reconnue officiellement et se trouve marginalisée aujourd'hui par le matérialisme modernisateur qui a pris le relais à la tête de l'État, en attendant peut-être sa synthèse avec lui dans un goût partagé pour l'avenir.

Qu'est-ce au juste que le bouddhisme ?

Comment présenter en quelques mots simples l'univers mystérieux, complexe et foisonnant du

bouddhisme (un milliard d'adeptes), du point de vue chinois qui nous intéresse, à l'occidental matérialiste d'aujourd'hui oublieux de la matrice chrétienne qui l'a façonné.

-- Que dit, revisité par Teilhard dans la perspective cosmique de st Paul relue à la lumière de l'évolution, le christianisme ? Que c'est un Amour qui construit l'Univers. Que l'Amour est la source de la Vie. Que cet Amour est l'énergie créative jaillissant d'une source nécessairement trinitaire en TOI - MOI – et le NOUS unificateur de l'Esprit. Qu'il fait naître, croître et monter dans l'être. Qu'il est créateur, personnel et personnalisateur. Que s'il dépasse et transcende infiniment cet Univers d'esprit/matière sorti de lui, il y est aussi incarné et intimement présent pour le porter et le soulever (complexité→conscience), puis l'inspirer et l'attirer à lui. C'est le sens du Temps. L'homme, point haut et flèche de cet élan créateur matière→esprit, est le trait d'union Terre-Ciel invité à vivre et 'super-vivre' "ici et maintenant" dans cet Amour géniteur. Le sens du Temps c'est pour lui le but unificateur Oméga de l'Histoire. Être d'amour, fils du Dieu d'amour, sa **souffrance** s'inscrit positivement dans celle de ce Dieu, comme le coût mystérieux d'effort exigé pour la croissance du monde auquel il participe par toutes ses facultés de cœur, d'intelligence et d'esprit ('être participé' dit Teilhard). Ainsi, trempé dans l'eau vive de l'amour divin, le 'je' humain opère un véritable renversement de centrage : de l'Ego recroquevillé sur soi il bascule en Ego déployé vers les autres dans plus grand que soi. C'est alors que se crée et grandit la Personne, cellule constitutive du Corps de chair (matière) et d'esprit de l'Humanité qui grandit dans le même mouvement (boucle rétroactive) sous la pression de l'Esprit (christogénèse). Mais, rançon de la conscience humaine, sa souffrance est amplifiée par l'angoisse que seul le choix de l'Amour peut inverser en joie confiante. Dans cette économie de l'Amour sans fatalisme, rien n'est jamais perdu et les pires ruptures peuvent toujours être retournées comme l'illustre la parabole de l'enfant prodigue. On est loin du fatalisme karmique du samsara¹.

¹ Le bouddhisme est né en Inde au Ve siècle a.c, dans le continent le plus religieux de la planète, patrie du monisme. Les sages découvrent par la méditation l'intériorité (où siège l'Atman, l'Esprit) au point d'affirmer illusoire le monde sensible. C'est une longue période de réflexion effervescente où se compilent les upanishads et se recompose le brahmanisme sacrificiel ancien. Gotama son fondateur (Bouddha) fut l'un des maîtres itinérants qui proliféraient à cette époque. Son enseignement conserve l'éthique et l'attrait indien pour la méditation. Il conserve aussi la vision indienne d'un monde cyclo-statique de l'éternel recommencement suggéré par la répétition des jours et des saisons, des naissances et des morts etc. De même pour les mondes (les multivers) qui naissent comme des bourgeons qui croissent puis se résorbent indéfiniment, notre monde étant l'un deux en phase actuelle de décomposition (Cali yuga : l'âge sombre). De même aussi pour les esprits, éternels mais astreints à l'animation des corps des animaux et des hommes ce qui les force, sans chance d'échappement, à la transmigration après chaque mort. Dans ce contexte l'implacable loi karmique très prégnante dans l'Inde pessimiste du Ve siècle av. J.-C., qui voyait l'esprit s'alourdir à chaque acte égoïste posé volontairement (mais s'alléger aussi

-- Que dit, en contrepoint à cet optimisme chrétien centré sur le personnel, le réalisme lucide du bouddhisme centré sur l'impersonnel² ? Que, bousculée par le flux serré des événements, la vie est contrariante, douloureuse, aliénante et décevante. Elle est souffrance ("**tout est souffrance**"³ ! postule le bouddhisme). Que la source de cette souffrance réside en nous, dans l'excès des attachements de l'ego, lourde chaîne et source d'une véritable souffrance d'esprit. Alors quel salut ? Celui de la 'libération' par le détachement. Comment ? par la distanciation jusqu'à la hauteur libérante (nirvana) de la "vacuité" (faire le vide en soi). Cette "vacuité" étant celle du silence de l'écoute et de l'accueil d'une Connaissance qui envahit dans l'Instant le méditant (l'indicible vérité mystique !?) et le comble d'une sérénité joyeuse. Mais Vacuité qui ne s'obtient qu'au prix d'une discipline méditative exigeante qui fonde la pratique bouddhiste. Connaissance où tout événement, et surtout l'ego lui-même, apparaît dans sa juste et très modeste condition (de conjonction éphémère dans l'enchaînement infini des causes et des effets : **je n'est pas**, rien est à moi, **je n'existe pas**) au regard de l'ineffable expérience de fusion dans l'unité du Grand Tout. Mais fusion ou se vit aussi une profonde compassion pour les brisures de cette Unité, source individuelle et collective des souffrances. C'est pourquoi la **compassion**⁴ et la bonté sont devenues les valeurs suprêmes du bouddhisme, surtout chinois. On touche ici la capacité syncrétique du bouddhisme puisque la 'Vacuité', pratique centrale de la voie bouddhique, peut se vivre avec toute foi ou toute sagesse.

Le bouddhisme n'est donc pas une fuite, ni un stoïcisme ou un nihilisme comme on a pu le penser, mais une pratique et une éthique de la compassion, et de la responsabilité qui en résulte, à partir d'une vision du monde proche de celle de Spinoza. La "vacuité" recherchée par le méditant étant le moyen privilégié de dominer éthiquement le cours de sa vie, en replaçant les événements dans leur juste proportion au lieu de se laisser écraser par eux. C'est pourquoi celui qui maîtrise cette vacuité, et vit selon elle, est dit "éveillé" (bouddha). Il a atteint 'la rive de la libération' (nirvana).

Apparemment en opposition avec le christianisme par son regard pessimiste sur la vie et son rapport impersonnel avec la réalité absolue, il le rejoint sur le primat de l'esprit, le sens de l'universel et du cosmique, de l'interdépendance et de la solidarité de la vie⁵, tous points qui valorisent la compassion, le détachement, l'humilité et l'esprit de pauvreté au profit d'un absolu plus grand que soi. Il sublime le NOUS mais rejette le TOI – MOI et se méfie de l'amour (trop possessif !?), comme s'il remplaçait les deux commandements fondateurs du christianisme en un seul, fusionnel, qui serait : « donne toi, l'autre est toi ! ». Il postule comme lui (péché originel) que la source de la souffrance est l'enfer-mement suffisant et mortifère de l'ego sur lui-même. Radical dans sa pratique il se veut une thérapie de libération énergétique de cet enfer, par la déconstruction méthodique de l'Ego au moyen d'exercices spirituels (qui ne sont pas sans risques) pour parvenir à la vacuité libératrice. Objectif difficile ! C'est pourquoi le lieu idéal de cet exercice est le

dans le cas inverse), conduisait vers des réincarnations de plus en plus viles et douloureuses. C'est la roue infernale et fataliste du Samsara dont le bouddhisme s'est proposé de délivrer l'homme. On remarquera au passage l'analogie avec le manichéisme d'origine persane qui voyait la matière (c'est-à-dire le monde), comme une condensation du mal, et la vie comme un enfer. L'Inde incinère les corps. Des bonzes dans certaines circonstances s'immolent par le feu. Les cathares se réjouissaient d'être condamnés au bûcher. Comme si en détruisant la matière (le mal) le feu purifiait et libérait.

² Là aussi se ressent l'origine indienne de l'Unité spirituelle du monde sous-jacent au flux changeant et illusoire des phénomènes. Brahman est le nom de cette Unité, neutre et impersonnelle, proche de la notion d'Esprit : Brahman/Atman (l'Atman étant Brahman au fond de soi).

³ Les 4 nobles vérités du Credo bouddhiste : 1/Tout est souffrance 2/ à cause de la soif de l'Ego 3/ Le Salut passe donc par l'extinction du désir 4/ son chemin est la Voie Octuple : compréhension juste, pensée juste, parole juste, action juste, moyens d'existence juste, effort juste, attention juste, concentration juste -- : voir les choses telles qu'elles sont.

⁴ *La compassion bouddhiste selon Çântideva* (poète du 7^{ème})

« ...J'appartiens à autrui. Telle doit être ta conviction, ô mon cœur. L'intérêt de tous les êtres doit être désormais ta seule pensée.

« ...Il ne sied pas que ces yeux qui sont à d'autres, voient dans mon intérêt ; il ne sied pas que ces mains qui appartiennent à autrui, se meuvent dans mon intérêt.

« ...Si tu considères les humbles comme toi-même et toi-même comme autrui tu peux cultiver sans scrupule l'envie et l'orgueil. »

« ...Toutes les catastrophes, toutes les douleurs, tous les périls du monde viennent de l'attachement au moi : pourquoi m'y tenir ?

« ...Si on ne dépouille pas le moi, on ne peut échapper à la douleur, de même que si on ne s'écarte pas du feu, on ne peut échapper à la brûlure.

« ...Donc, pour apaiser ma douleur et celle d'autrui, je me donne aux autres et j'adopte les autres à titre de « moi ».

« ...Celui qui veut sauver rapidement et soi-même et autrui doit pratiquer le grand secret : l'interversion du moi et d'autrui.

« ...Loin de travailler à leur bien-être commun, ce qui est le principe du bonheur dans ce monde et dans l'autre, les hommes ne cherchent qu'à se nuire et expient cet égarement par de terribles souffrances.

« ...Tous ceux qui sont malheureux le sont pour avoir cherché leur propre bonheur ; tous ceux qui sont heureux le sont pour avoir cherché le bonheur d'autrui.

« ...Quiconque fait peiner autrui pour lui-même cuira dans les enfers, quiconque peine pour autrui a droit à toutes les félicités.

⁵ *Çântideva* : « ...L'amour immodéré du moi fait redouter le moindre danger : qui ne haïrait ce moi aussi inquiétant qu'un ennemi, ce moi qui, par désir de combattre la maladie, la faim, la soif : massacre oiseaux, poissons, quadrupèdes et se pose en ennemi de tout ce qui vit ; qui par amour du gain ou des honneurs, irait jusqu'à tuer ses père et mère et à ravir le patrimoine des Trois Joyaux, ce qui ferait de lui le combustible des feux de l'enfer.

monastère. Il est par excellence le conservatoire, le lieu d'expérimentation, de perfectionnement, d'enseignement et de diffusion de la pratique.

Deux grandes voies ont été développées :

- 'celle du petit véhicule' d'un salut individualiste accessible seulement au prix d'une vie monastique très exigeante. Voie janséniste élitiste car le véhicule du passage sur la rive de la 'libération' ne convient qu'à un petit nombre. Il subsiste encore à Ceylan, en Birmanie, en Thaïlande et au Cambodge.
- 'celle du grand véhicule' du salut pour tous, centré sur la compassion solidaire. C'est de loin le plus répandu. La Chine en est l'héritière et l'a repensé.

Le bouddhisme donc, *apparemment* sans révélation, dogmes et présupposés (bien qu'il n'en soit rien à cause des contextes surajoutés indiens, tibétains etc.), paraît très plastique. Il a ainsi pu s'écouler et se répandre jusqu'au Japon à travers Chine et Corée en s'amalgamant au passage avec les cultures rencontrées tout en les transformant. Il poursuit aujourd'hui son expansion en Occident qui trouve en lui un antidote aux excès de son individualisme et une résonance à son réalisme pessimiste.

Bibliographie :

- hors-série n° 50 d'avril 2003 du Nouvel Observateur sur le bouddhisme (Excellent).
- Dennis Gira '*Comprendre le bouddhisme*' 1989 et '*le bouddhisme à l'usage de mes filles*' Seuil 2000
- Christine Kontler '*les voies de sagesse : bouddhisme et religion en Asie*' Ph. Pickier, Arles 1996
- Ce qui suit est extrait du chapitre du professeur Wing-Tsit Chan dans le très bon ouvrage collectif '*la Chine d'hier à aujourd'hui*' réalisé sous la direction d'Arnold Toynbee (celui des comités de parrainage des premières éditions de Teilhard).

Le bouddhisme chinois La Chine, optimiste et concrète, n'accepta pas le bouddhisme indien originel. Ce n'est qu'au terme d'un processus de huit siècles de transformations profondes sous la pression taoïste et confucianiste qu'il s'intégra à eux, avec des hauts et des bas, dans un syncrétisme typiquement chinois qui finit par lui confier la mort et l'au-delà.

Le bouddhisme chinois exposé dans ce qui suit se présente sous deux aspects principaux :

- celui du bouddhisme chan des monastères (le zen des Japonais) d'un salut solidaire pour tous par l'intercession des bodhisattvas (les saints). Bouddhisme plus souriant, porté sur les oeuvres concrètes de l'esprit (peinture, poésie etc.), valorisant le travail pour les moines (façon bénédictine) etc..
- celui du bouddhisme populaire de la Terre pure, bouddhisme de la grâce et de la foi dans une nouvelle naissance libératoire promise à tous par le très vénéré 'bodhisattva' Amitabha, plus l'intercession des bodhisattvas (saints) et surtout de Guanine (la madone chinoise de toutes les causes difficiles).

Ch.M

Extraits tirés de 'la Chine d'hier à aujourd'hui'

« ...Alors que le taoïsme est théoriquement orienté vers le terrestre, le bouddhisme est tout entier tourné vers l'au-delà. Mais après tout, ce dernier est la voie du Milieu, et comme tel se prête facilement à la tradition syncrétiste de la Chine. En définitive, il aboutit à une synthèse avec la vision chinoise de l'Homme, Milieu du Monde et, le fécondant, transforme la religion et la pensée du pays.

Le bouddhisme est déjà connu en Chine au 2^{ème} siècle a.c.... La pratique bouddhiste de la médecine et des exercices de respiration ne peut que séduire les taoïstes. Il est donc facile de jeter un pont entre la religion étrangère et la religion indigène. (Cette fausse ressemblance favorisera la pénétration du bouddhisme)...

Mais à mesure qu'il se répand et commence à affirmer sa propre identité, ses doctrines fondamentales d'abolition de l'individu et de renoncement au foyer posent cependant de graves interrogations aux Chinois...(Son succès au 7^{ème} et 8^{ème} siècle) ne pouvait manquer de susciter une réaction défavorable parmi les confucéens. Han Yu (768-819), le plus grand confucéen du premier millénaire, s'attaque au bouddhisme en l'accusant d'ignorer les vertus d'humanité et de droiture, de négliger les relations humaines, d'échapper à la famille, à l'État et au monde, et d'inculquer le quiétisme et le nihilisme au lieu de la solidarité. A partir du 11^{ème} siècle, les néo-confucéens reprocheront en outre aux bouddhistes de regarder le monde comme illusoire et la vie comme une souffrance. Pour eux, la croyance bouddhiste en la transmigration prouve l'incapacité de comprendre le processus naturel de la vie et de la mort... Regarder la sexualité comme impure et le mariage comme une servitude est malsain et peu sérieux, car cela sape tous les vrais fondements de la vie. Se réfugier dans les monastères, c'est avouer qu'on est

incapable de s'occuper des affaires humaines ; mendier est du parasitisme ; chercher la vie dans un paradis est de la lâcheté, et influencer les hommes par l'appât de récompenses au Ciel et la terreur de châtements en Enfer est tout simplement immoral. En définitive, le bouddhisme est barbare et indigne de la voie suivie par Confucius et Laotseu. Ces attaques vigoureuses - purement verbales et jamais violentes - sont injustes à bien des égards. En fait, la vigueur de ces réactions donne la mesure du défi que le bouddhisme lance au confucianisme, défi tellement implacable que le confucianisme était condamné à se rénover. Le résultat en sera le néo-confucianisme.

...Mouzu (11^{ème} siècle) se donne bien du mal dans son ouvrage *De la Suppression du doute* pour montrer que le bouddhisme et le taoïsme ont en commun des idéaux tels que la sérénité, la simplicité et l'abandon face à la vie, et que la quête bouddhiste de la vertu est une forme de piété filiale.... Lorsque la capitale chinoise tombe entre les mains d'envahisseurs étrangers venus du nord en 316 ap.c, de nombreux moines s'enfuient vers le Sud en compagnie des fonctionnaires du gouvernement, de la classe aisée et des lettrés confucéens et taoïstes. Avant l'exode, les bouddhistes ont d'ailleurs déjà entrepris de confronter leurs préceptes avec ceux des taoïstes... Des contacts plus étroits avec les autres réfugiés précipitent le processus. A cette époque sept écoles coexistent... Les problèmes qui y sont débattus - la matière est-elle vide?; la réalité ultime est-elle l'être ou le néant? - sont précisément les problèmes-clés du néo-taoïsme. De nombreux penseurs bouddhistes sont des spécialistes de la philosophie taoïste. Ils se mêlent également aux confucéens et aux taoïstes dans le mouvement de la Conversation Pure où les lettrés se livrent à des entretiens enjoués et spirituels. En partie pour échapper aux tracas d'une époque troublée, et en partie aussi pour se révolter contre une échelle de valeurs formalistes, ils évitent la vulgarité de la politique, la vanité et les biens terrestres pour se concentrer sur l'aspect pur et léger des êtres, qu'il s'agisse de sexualité ou de poésie, en témoignant d'une totale indifférence pour les distinctions traditionnelles entre le bien et le mal, la richesse et la pauvreté, les charges humbles ou élevées. Cette fraternité d'intellectuels trouve son parallèle dans les étroites relations qui lient maintenant les bouddhistes aux souverains. Malheureusement ces contacts engendrent aussi des frictions. Un certain nombre de problèmes litigieux se font jour. L'un d'entre eux concerne les rapports entre la religion et l'Etat. Quand se pose la question de savoir pourquoi les moines ne se prosternent pas devant l'empereur, le gouvernement sollicite sur ce sujet l'avis de Huiyuan (334-417), l'un des moines-lettrés les plus renommés de l'époque. Dans son fameux *Traité exposant les raisons pour lesquelles les moines n'ont pas à rendre hommage aux souverains*, il explique que «la société de ce monde» et «la société de l'autre monde» remplissent des fonctions différentes et n'observent pas les mêmes coutumes, mais que par ailleurs la doctrine bouddhiste rend l'homme plus fidèle à ses parents et plus loyal envers son souverain, et qu'en réalité faire régner l'harmonie en diffusant la bonne parole est aussi efficace que toutes les mesures prises par le gouvernement. Cette réponse magistrale règle de façon définitive - du moins en théorie - le problème des différentes sphères de la vie et aboutit à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Une autre question importante concerne la destructibilité de l'âme. Les premiers bouddhistes chinois, se méprenant sur la conception bouddhiste fondamentale du moi, l'ont interprétée comme une doctrine de la transmigration, alors qu'en réalité elle va beaucoup plus loin encore et implique au fond que le moi est le résultat d'une causalité extérieure et est de ce fait dépourvu de nature propre: *je* n'existe pas! Mais déjà la croyance en la transmigration de l'âme n'a de place ni dans le taoïsme philosophique ni dans le confucianisme. En 507 av. Jé, Fanzhen dénonce cette croyance dans son célèbre traité *De la Destructibilité de l'âme* où il soutient que l'âme périt avec le corps, de même que le tranchant avec le couteau. Il reproche également aux bouddhistes de quitter leur foyer, de tenter de séduire les hommes avec le Ciel et de les effrayer avec l'Enfer. Bien que la croyance en la transmigration des âmes se soit maintenue dans le peuple jusqu'à nos jours, Fanzhen a exprimé une fois pour toutes la conviction des intellectuels chinois.

Les écoles bouddhistes Chinoises

...Les écoles qui les ont précédées, étaient essentiellement des philosophies indiennes transplantées sur le sol chinois qui n'ont jamais pu s'acclimater. Les suivantes sont chinoises ; elles restent fidèles à l'humanisme, au sens du concret et au goût du syncrétisme chinois. Aussi sont-elles restées jusqu'à nos jours l'expression naturelle du bouddhisme chinois. Comme le déclare le dicton, le bouddhisme chinois est «Tiantai et Huayan pour la doctrine, Chan et Terre pure pour la pratique».

Le paradis de la Terre pure :

L'école de la Terre pure offre le salut plus qu'elle ne propose de philosophie. Elle n'en contient pas moins certains présupposés philosophiques; elle explique d'abord la possibilité du salut par la foi - par la possibilité pour tous d'atteindre le Bouddha présent en chacun de nous... Son principal texte est *l'Écrit de la Terre pure ou Sukhavativyūha*. Dans sa version brève, appelée *Amitabha* - «Lumière infinie» - qui a été récitée, copiée et répandue à des millions d'exemplaires parmi les Chinois et les japonais pendant des centaines d'années, une nouvelle naissance est promise à chacun. S'il récite le nom d'Amitabha Bouddha, en témoignage de sa foi, le fidèle renaîtra dans la Terre pure. Pour des millions d'hommes la Terre pure a constitué une source inépuisable de réconfort et d'espoir. Dans la version longue, le Bouddha promet non seulement de faire renaître chacun dans sa Terre pure, mais même d'accueillir chacun personnellement. Pour aider les hommes à accomplir leur salut, il existe d'innombrables bodhisattvas, c'est-à-dire de saints déjà qualifiés pour devenir des Bouddhas, mais qui retardent volontairement l'ultime étape de leur évolution vers le *nirvana* et restent dans le monde pour aider les autres à atteindre le salut. Dans ce but ils endurent toutes sortes de souffrances, recourent à d'innombrables moyens et transfèrent à d'autres leurs propres mérites.

Parmi ces bodhisattvas, le plus illustre est Avalokiteçvara, «Celui qui entend la prière du monde». Avec une infinie compassion, il protège, aime et sauve tous les hommes. Ce bodhisattva revêt une telle importance qu'un chapitre entier lui est consacré dans *l'Écrit de la Terre pure*. Sa vie est également racontée de façon très vivante dans la *Sutra du Lotus*, incontestablement l'écrit bouddhiste le plus populaire et le plus influent de tout l'Extrême-Orient. Le bodhisattva indien - déjà sinisé en Guanyin - devient la déesse taoïste de la Pitié, comme on l'a déjà noté. Parce que cette foi apporte consolation et espoir à tous - jeunes et vieux, riches et pauvres, lettrés et illettrés - l'école de la Terre pure a connu une diffusion extraordinaire en Chine et au Japon.

Le chan et l'Illumination :

Le terme chan dérive du sanskrit *dhyana* «contemplation» ou «méditation». Comme nous l'avons vu, la méditation est une ancienne pratique chinoise, en particulier dans le taoïsme. Lorsque s'introduit la forme de méditation indienne, les Chinois l'adoptent aussitôt et s'en servent pour maîtriser la respiration, freiner les désirs et préserver la nature. A mesure que le bouddhisme s'est développé, la méditation chan a été de moins en moins pratiquée dans le but qu'elle avait à l'origine, l'obtention de la sagesse. Progressivement, elle devient une technique purement formaliste, et un besoin de réforme se fait sentir.

Suivant la tradition, le réformateur sera Huineng (638-713), est un illettré, un simple colporteur de charbon originaire de Xingzhou près de Canton, qui se rend auprès de Hongren (601-674) successeur de l'indien Bodhidharma venu prêcher la doctrine de l'illumination. Il a enseigné que le véritable état d'une chose, ou *nirvana*, est le vide total, dépourvu de toute caractéristique - dualité ou différenciation - et que la vérité la plus haute peut être atteinte par une concentration ininterrompue allant jusqu'à l'absence de pensée... Huineng devenu leur successeur aurait prononcé le fameux sermon révolutionnaire conservé dans le *Programme du sixième patriarche*. Dans ce discours il soutient avec vigueur que tous les hommes possèdent la nature du Bouddha, que la nature de chaque homme est originellement pure, et que la grande sagesse par laquelle on peut atteindre l'Autre Rivage - l'état de Bouddha - n'est autre que sa propre nature. Les attachements sont comme des nuages qui cachent le soleil. Tous les Bouddhas, les *dharmas* et les écrits sont immanents à la nature. Se livrer à la méditation, bâtir des temples ou des pagodes, pratiquer la charité, lire les écritures, réciter le nom d'Amitabha, s'appuyer sur les moyens extérieurs pour renaître dans la Terre pure, tout cela est vain car la Terre pure n'est autre que l'esprit de droiture lui-même. Si l'on voit sa propre nature, on devient Bouddha. Et la voie pour découvrir sa propre nature passe par la sérénité et la sagesse, qui se renforcent mutuellement ou plutôt sont identiques. Par sérénité, on n'entend pas l'immobilité, l'absence de pensée ou la négligence des *dharmas*, mais un esprit non troublé, libre de toute pensée fautive, qui ne se laisse pas emporter par la pensée dans le processus même de celle-ci et ne s'attache pas aux *dharmas* tout en étant au milieu d'eux. Quand l'esprit est calme, il y a méditation, et l'on peut alors voir sa propre nature originellement pure et être soudainement illuminé. D'où les énoncés classiques de l'école: «Désigne l'esprit humain, vois ta propre nature et deviens Bouddha » et «Deviens Bouddha dans ce corps même». C'est la doctrine de l'Illumination soudaine.

En 734, l'élève de Huineng, Shenhui (670-762) attaque ouvertement la doctrine de Shenxiu sur la méditation, ou Illumination progressive, qui prédomine alors dans le Nord. A partir de ce moment, l'école de l'Illumination soudaine l'emporte sur l'école du Nord qui tient pour l'Illumination progressive... Quoi

qu'il en soit, l'école du Sud du bouddhisme chan représente une évolution d'un bouddhisme chinois, car il balaie toutes les autorités et institutions extérieures, introduit une psychologie entièrement nouvelle, rétablit l'autonomie de l'homme lui-même et intensifie vigoureusement la doctrine du salut pour tous, et du salut qui se réalise 'ici et maintenant'. L'influence du taoïsme sur le bouddhisme chan est évidente. Des enseignements taoïstes comme l'universalité de l'un, la paix de l'esprit, la culture de sa propre nature et la possibilité pour tous de devenir des sages ont sans doute préparé l'évolution du chan. Shenhui utilise même le terme taoïste de Ziran - « être naturel » - et enseigne la doctrine taoïste de l'absence de pensée.

Apport du bouddhisme à la Chine

La doctrine de l'Illumination soudaine a profondément influencé la poésie et la peinture de paysage en Chine en fournissant aux artistes les concepts et les techniques nécessaires pour saisir de façon directe et instantanée toute la réalité dans sa simplicité. La doctrine bouddhiste des univers multiple, des Bouddhas et des bodhisattvas, du Ciel et de l'Enfer donné aux Chinois de nouvelles dimensions existentielles. Le culte bouddhiste, ainsi que ses pratiques de récitation des écritures et du nom de Bouddha, des vœux et de la confession ont ouvert de nouvelles voies de salut. Son sacerdoce, son monachisme, sa doctrine du célibat, son renoncement à la vie de famille; de même que la coutume de mendier ont été à l'origine de nouvelles institutions et de nouveaux modes de vie. Sa doctrine de pitié, de salut pour tous, de transfert des mérites aux autres, de rétribution morale en fonction du *karma* - poids ou conséquence d'une action - de stricte discipline personnelle et de renoncement aux liens de ce monde ont apporté aux Chinois de nouvelles valeurs. Sa poursuite du salut par la libération a considérablement élargi l'éthique chinoise.

Les innombrables rites et fêtes du bouddhisme, y compris l'art du récit et autres délasséments, ont enrichi la vie populaire. De plus, le bouddhisme a créé de nouvelles formes dans la musique, l'architecture et la littérature. Ses gracieuses pagodes et ses temples splendides ont embelli le paysage, et un grand nombre de ses sculptures, de ses fresques et de ses peintures enrichissent aujourd'hui les collections publiques et privées à travers le monde. Ses temples, dans la Chine tout entière, ont permis de préserver des forêts, de dégager des panoramas et de faire bénéficier ainsi le peuple de sites où il peut goûter le calme et la beauté. Dans la littérature et le langage, le bouddhisme a donné à la Chine un nouveau vocabulaire, élaboré un système phonétique et créé de nouveaux styles littéraires, tels qu'une prose concise, directe et digne, le récit où se combinent prose et vers, et des recueils de dialogue que les confucéens n'ont pas tardé à imiter. Enfin, il a exercé une très profonde influence sur la philosophie chinoise.

Mais si le bouddhisme a transformé la Chine, la Chine a également transformé le bouddhisme. ...Le nouvel idéal est le bodhisattva. Il n'est plus question du salut pour soi-même mais du salut pour tous.... Par ailleurs, le salut peut être obtenu en ce monde et «dans ce corps même», et on peut l'atteindre par ses propres moyens sans le recours à un clergé. On peut donc dire que la religion a été ramenée sur terre et que son centre s'est déplacé du monastère vers la société et le foyer. Sur le plan philosophique, la théorie du tout-dans-l'un et de l'un-dans-le-tout entraîne la fusion de toutes les doctrines dans un vaste mouvement syncrétiste. Il est possible que certains de ces développements remontent à des sources indiennes, mais c'est en Chine qu'ils ont vraiment pris racine et ont connu leur pleine floraison. Etant donné la croyance confucéenne et taoïste que tous peuvent devenir des sages, que ce monde forme une seule communauté, et que l'on peut atteindre le même but par des routes différentes, cette évolution du bouddhisme était assez prévisible... »



Annexe 2

MEDECINE CHINOISE / PROVERBES / CONFERENCES & DIVERS

1. Philosophie et principe de la Médecine chinoise

Chantal Amouroux

La médecine chinoise naît à l'époque pré-impériale, entre 475 et 221 avant JC. Elle s'enracine profondément dans la philosophie chinoise et ne se comprend que par elle.

Philosophie

Tout l'univers naît du chaos par la différenciation de **l'énergie primordiale, le qi**. Cette énergie quintessentielle, le UN, produit le DEUX sous forme de deux énergies contraires et complémentaires, **le yin et le yang**.

De l'interaction sans cesse renouvelée du yin et du yang sont générées les six énergies du Ciel : le vent, la chaleur, la tiédeur, la sécheresse, le froid et l'humidité, et les cinq substances ou cinq éléments de la Terre : le Bois, le Feu, la Terre, le Métal et l'Eau qui vont alors structurer toutes les formes du monde phénoménal, **la matière** naît ainsi de l'union sans cesse renouvelée des cinq éléments. Ces derniers étant continuellement en changement par la transformation constante du yin en yang, et du yang en yin, on les nomme aussi les cinq mouvements; le mouvement est ainsi une propriété fondamentale de la matière.

De cette transformation continuelle du yin en yang et du yang en yin au sein de la matière,
naît **la vie**, son plus haut niveau de développement dans le monde naturel.

L'être vivant est ainsi un système ouvert où sans cesse, monte, descend, entre et sort l'énergie primordiale.

De la forme vivante naît l'esprit. Il n'y a donc pas d'esprit sans forme, et pas de forme sans esprit associé, la forme est ainsi la demeure de l'esprit et l'esprit est le maître de la forme, mais forme et esprit sont indissociables et interdépendants.

« L'être humain naît de la Terre, la vie naît du Ciel, l'énergie du Ciel et de la Terre se réunissent et la vie vient à l'homme. » (Suwen, Bao ming quan xing lun)

La maladie

L'homme naissant de l'union des contraires, est intimement lié à la Nature et son équilibre dépend de l'harmonie en lui des cinq éléments. Il est et doit rester sans cesse partie intégrante de l'univers. Toute approche de la maladie ne pourra alors être conduite que par une **approche globale du vivant puisque forme et esprit sont liés et immergés dans l'univers.**

C'est la destruction de l'harmonie entre le yin et le yang qui est à l'origine de toutes les pathologies. Les conditions climatiques pervertissent le yang, alors que les erreurs alimentaires et les mauvaises conditions de vie pervertissent le yin. Sous l'influence de ces facteurs pathologiques, l'équilibre dynamique entre l'intérieur de l'organisme et l'environnement est rompu, ce qui a pour conséquence la désorganisation de l'énergie du corps, entraînant un mauvais fonctionnement des organes, voire une déstructuration des tissus. Comme ceci diminue aussi la capacité d'adaptation de l'organisme à son environnement, l'activité vitale est également perturbée.

De l'analyse dialectique de l'exposé des **symptômes** par le patient (manifestations pathologiques qu'il ressent) et de l'observation des **signes** par le médecin (éléments objectifs qu'il observe lors de l'examen : observation, auscultation des sons et des odeurs, interrogation et palpation avec la prise des pouls), le praticien de médecine chinoise effectue un **diagnostic différentiel** et détermine le **syndrome**. Le **traitement** ne sera ensuite dirigé que vers le syndrome, les symptômes ne seront jamais traités en tant que tels.

Un exemple : Un symptôme tel que le rhume renvoie à deux syndromes très différents : le rhume dû au vent froid et celui dû au vent chaud. Pour le premier le traitement sera la sudation à l'aide de produits piquants et tièdes et pour le second par des produits piquants et frais.

Mais pour la médecine chinoise, la maladie n'est jamais limitée à un seul symptôme ou même à un seul syndrome car le mode d'apparition, la constitution physique du patient, son sexe, son âge, sa profession, son environnement psychique, ainsi que le climat et le lieu géographique doivent aussi être pris en compte. En conséquence, une même maladie sera traitée totalement différemment d'un individu à l'autre en fonction de son âge, de son sexe,

de sa profession, mais aussi en fonction de la saison, de la région et de l'environnement social. Il sera également évolutif en fonction des stades de la maladie.

Le traitement en médecine chinoise

Cinq piliers :

- ◆ **la diététique**, qui permet de corriger et de rétablir l'harmonie en utilisant les énergies yin et yang de chaque aliment minéral, végétal et animal
- ◆ **le massage**, qui en agissant sur le corporel, réintroduit le non verbal de façon à induire un lâcher prise, un dessaisissement de soi
- ◆ **le chi gong**, qui permet d'exprimer par le corps et le souffle son désir de guérison, c'est-à-dire sa volonté propre de se remettre en harmonie avec l'univers
- ◆ **la pharmacopée**, qui en utilisant les autres éléments de la nature (minéraux, végétaux et animaux) permet de corriger les dysharmonies de yin et de yang. Les produits médicinaux sont classés en quatre caractères : le froid et le frais (yin) et la chaleur et le tiède (yang) et en cinq saveurs : l'acide qui est astringente, l'amer et le salé qui permettent de purger le corps, le doux qui favorise l'énergie et le piquant qui la disperse et la fait circuler.
- ◆ **l'acupuncture**, qui en libérant les points de tension permet de remettre l'énergie en circulation dans le corps

Dans la médecine chinoise, il est toujours essentiel que le patient soit actif en montrant son désir de guérison, sa volonté de se remettre en harmonie avec la Grande Nature. Une étroite coopération entre le patient et le médecin est donc exigée et est le gage essentiel de la réussite du traitement proposé.

La relation entre l'homme et l'univers n'est jamais positive ou négative, mais toujours active et volontaire. L'homme peut toujours s'adapter activement à son environnement naturel mais il peut aussi le transformer et s'y opposer pour élever son niveau de santé et faire reculer la maladie.

La médecine chinoise a donc deux grandes caractéristiques qui l'opposent fondamentalement à la médecine occidentale : **l'approche globale du vivant et le diagnostic et la thérapeutique dialectiques.**

Il semble évident que nos civilisations occidentales et orientales, ont dorénavant tout à gagner dans l'échange et le dialogue. Les savoirs acquis par ces deux mondes restés isolés si longtemps nous présentent deux lectures différentes de l'homme, et notre avenir ne pourra plus désormais être écrit que par la synthèse du savoir de ces civilisations.

2. Proverbes chinois et citations

S'ils reflètent souvent un fonds universel de vieille sagesse paysanne, les proverbes chinois se caractérisent aussi par un idéal de fraternité humaine. Cette attitude spontanément et concrètement altruiste est sans doute le terreau où s'alimente sans cesse l'humanisme concret des philosophes, de Confucius à Guo Moruo. Mais au niveau philosophique on retrouve également, transfiguré en mysticisme, l'autre versant de l'inspiration chinoise : l'amour de la nature, joint au sentiment que l'homme relie le Ciel et la Terre. Ces deux courants s'épanouissent naturellement en poésie.

Proverbes

- Ton meilleur ami, c'est la bonté
- Si petit soit-il, il n'est pas un beau geste qui ne sera récompensé

- Un cœur méchant fait grimacer le plus beau visage
- Un ennemi que tu vaincs reste ton ennemi ; un ennemi que tu convaincs devient ton ami
- Le plus misérable a le droit d'espérer
- Qui trompe se trompe
- Apprends-lui à pêcher : il saura se nourrir toute sa vie
- Dans la maison des cent patiences règne la paix
- Les mots sont la clé du cœur
- Cent vertus : la première est la piété filiale
- Ceux qui s'aiment sont unis comme la cause et l'effet
- Quand une femme te parle, souris-lui et n'écoute pas un mot
- Ne regrette pas d'être ignoré, mais d'être ignorant
- Réunies les charbons brûlent, séparés ils s'éteignent

Citations

Confucius

- La joie est en tout ; il faut savoir l'extraire
- Trop ne vaut pas mieux que trop peu
- Le mal que l'on vous fait, oubliez-le ; le bien que l'on vous fait, ne l'oubliez jamais
- Le bien que l'on vous fait, rendez-le ; au mal que l'on vous fait, n'opposez que la justice
- Il est bien de chercher à ne pas faire de mal ; il est mieux de chercher à faire du bien
- L'honnête homme est amical sans être familier, non pas familier sans être amical
- L'attitude du sage n'a pas de goût, car elle est pure comme de l'eau
- Entre les quatre océans, tous les hommes sont frères
- Si l'Etat est bien organisé, votre pauvreté vous trahit ; sinon, votre richesse vous dénonce

Lao-tseu

- Le plus long voyage commence par un premier pas
- Plus tu donnes, plus tu as vraiment
- La raideur, c'est la mort ; la souplesse, la vie
- L'Absolu est hors de toute atteinte. Mais le monde est un mystère, car de l'Absolu, qui n'émet aucun son, provient la musique ; de l'Absolu, qui n'irradie aucune lueur, provient la lumière ; de l'Absolu, qui n'articule aucun mot, provient le verbe.
- Tout ce qui existe vient de l'Absolu, dont on ne peut rien dire, même pas qu'il existe.

Mencius

- Si c'est pour les croire aveuglément, il vaut mieux ne pas avoir de livres
- Les livres doivent être faciles à lire, même s'ils sont difficiles à écrire

Bo Juyi - Du Fu - Li Taibo

- Les femmes puisent l'eau du ruisseau - Les hommes font des fagots
- Vivants, ils sont les gens du pays
- Morts il sont la poussière du pays
- Un chant au loin - un vieux mendiant
- Si ce gueux chante -toi qui vécus - tant de merveilles - pourquoi pleurer?
- Le bonheur? C'est la chanson qui s'envole d'une fillette que vous avez remise sur sa route.

3. Conférences et divers

- *(Clio) Confucius* par Mme Anne CHENG Professeur à l'INALCO

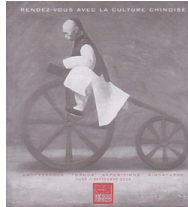
Pour qui veut comprendre le monde de la culture chinoise, l'étude de la pensée de Confucius apparaît comme un préliminaire indispensable. Ce personnage, qui a vécu entre les VI et Ve siècles avant l'ère chrétienne, a livré un enseignement fondateur pour l'histoire non seulement philosophique et intellectuelle, mais aussi sociale et institutionnelle de la Chine. La présentation en sera faite principalement à partir des *Entretiens*, recueil de propos

échangés entre le maître et ses disciples et contemporains, témoignage vivant d'une conception du monde et de la société profondément marquée par le sens de l'équilibre et de l'harmonie, mais surtout par un authentique humanisme dont les traces sont encore perceptibles aujourd'hui.

Samedi 7 juin 2003 à 14h **Conférences du Clio** tel. 0153688282 Maison des mines 270 r St Jacques Paris

- ***Fin du programme culturel proposé par la Maison de la Chine***

Maison de la Chine et de l'Orient 76 rue Bonaparte (Place Saint Sulpice) 75006 Paris tel 0140519529



SAMEDI 24 MAI LES ROUTES DE LA SOIE
IOH - IIH15 MIGRATION DU BOUDDHISME
LE LONG DE LA ROUTE DE LA SOIE

Jacques GIES, conservateur en chef du département
 Chine Asie Centrale du Musée Guimet, co-auteur du
 livre "Pinceau de Bouddha" éditions la Martinière.

11H30 - 12H45 LE PINCEAU DE BOUDDHA Cet ouvrage commente les photos prises par REZA dans les grottes de Kyzil. Il s'agit d'un ensemble de grottes creusées dans la falaise par les moines bouddhistes et dont la décoration illustre les vies antérieures du Bouddha montrant également la faune et la flore de ces régions, ainsi que les légendes de l'oasis de Kutcha.

Laure FEUGERE, chargée de mission au Musée Guimet, co-auteur du livre "Pinceau de Bouddha" éditions la Martinière.

14H30 - 15H45 UN VOYAGE SUR LES ROUTES DE LA SOIE Il y a 200 ans les Romains découvrirent une matière précieuse, la soie, venue du bout du monde connu, la Chine. Pendant des siècles des caravanes transporteront vers l'Europe, et au prix de milles aventures, perles, épices, papier, porcelaine, ivoire sur la plus longue route de la terre, la Route de la Soie. (Diaporama).

Hervé BEAUMONT, historien d'art et musicologue, a publié une trentaine d'ouvrages sur l'Asie et sur le monde proche-oriental. Il est l'auteur, en collaboration avec la photographe *Suzanne HELD*, de "Sur les Routes de la Soie" publié récemment aux éditions Gallimard.

MARDI 3 JUIN - 18H30 LE PORTRAIT DANS LA PEINTURE CHINOISE CLASSIQUE

À travers les images découvertes dans les tombeaux et les rouleaux peints du VIII^e et XVIII^e siècles, nous montrerons les rôles méconnus des portraits ancestraux et impériaux et leurs multiples fonctions culturelles, rituelles ou morales.

Christine BARBIER-KONTLER, sinologue et docteur d'Etat, Centre de Recherche sur l'Extrême-Orient.

MARDI 10 JUIN - 18H30 AUTOUR DU BARRAGE : MUTATION, DISPARITION, CRÉATION Un témoignage tout en images juste et particulièrement réel sur l'évolution du Barrage des Trois Gorges sur le célèbre Yangzi. (Diaporama).

Marion BARTEL, *Lydie NESVADBA*, photographes. Commentaires, *David BARTEL*.

C - MARDI 17 JUIN - 18H30 LA CHINE VUE PAR LES PHILOSOPHES EUROPÉENS DU XVIII^E SIÈCLE

Modèle d'un Etat reposant sur la sagesse et la vertu dans l'Essai sur les Moeurs de Voltaire, exemple, au contraire d'un Etat despotique dans l'Esprit des lois *Pierre-Yves JASLET*, historien.

MARDI 14 JUIN - 18H30 L'HISTOIRE CHINOISE ET SES SOURCES Aussi bien par ses propres historiens que par certains historiens occidentaux, la Chine est souvent présentée comme un pays d'exception, tant par la grandeur de sa civilisation que par la pseudo pérennité de cette même civilisation. S'il y a quelque chose d'exceptionnel en Chine, c'est bien la façon dont les Chinois se sont représentés leur propre histoire et ont réussi à imposer au monde cette vision. Cela passe par une série de documents historiques uniques au monde : les fameuses Histoires dynastiques. Dans cette conférence, je souhaiterais présenter les sources de l'histoire chinoise (dont les Histoires dynastiques) et montrer comment, tout en nous fournissant des renseignements de première main dignes de foi, elles ont aussi fortement tendance à nous masquer la réalité, ne serait ce que par un foisonnement et une abondance que seule une équipe de chercheurs soudée pouvait arriver à maîtriser.

Christine NGUYEN maître de conférences à l'INALCO.

- **Recension** (Histoire) Chen YAN

L'Eveil de la Chine *Les bouleversements intellectuels après Mao* (1976-2002). Ed. de l'Aube, 2002, 316 p.

Chen Yan est en France depuis 1982, mais vient de l'Université de Wuhan et a une connaissance très directe de ce dont il parle. D'où l'intérêt particulier de ce livre. Dans la période dont il traite, il y a surtout deux fois dix ans : dix depuis la victoire - le triomphe - de Deng Xiaoping en 1979, jusqu'au massacre de Tiananmen ; puis dix encore environ, où la Chine, plus péniblement, se relève. Des temps bien différents. D'abord, le véritable éveil, ou réveil, avec une extraordinaire fraîcheur, jusqu'au Mouvement démocratique de Tiananmen, avec des étapes comme : le Mur de la démocratie, le Printemps de Pékin, le débat sur l'<, humanisme ", la " Fièvre culturelle " (on s'est remis à penser, sur tout, en liberté, délivré du carcan du déterminisme économique marxiste - et l'on a retrouvé aussi, alors, le jeune Marx). Un temps plus austère ensuite, une pensée plus limitativement politique. <, Après le massacre, plus rien n'est comme avant ", a-t-on dit. « Pourtant, la situation s'est rapidement rétablie ", poursuit Chen Yan. En effet; cependant, le régime s'est modifié : il demeure totalitaire, mais n'a plus guère d'idéologie, ne s'implique pas dans ce qui n'est qu'idéologique. Le Parti fournit au peuple la " croissance ", mais plus aucune autre perspective. Dans ce contexte, naissent et se développent des pensées politiques : l'une " nationaliste " - ou plutôt " sino-centrique " -, " globale " à sa façon, face à un autre globalisme (en tout cas, « la Chine peut dire non ") ; l'autre néo-conservatrice (on est entre " ordre " et " liberté ") mais avec une branche de plus en plus libérale - au sens du libéralisme politique souvent inspiré de l'Occident (anglais plus que français, car on se méfie désormais de Rousseau). Ce libéralisme contient, entre autres aspects, l'aspiration " démocratique " : celle qui se manifesta naguère à Tiananmen, et qui est étouffée depuis, pourrait renaître. Cependant, le débat sur le communisme comme tel est toujours impossible : le verrou tient bon. Chen Yan fait connaître, au cours de ces différentes étapes, nombre d'auteurs et d'œuvres. Nous sommes ici au sein d'une Chine vraiment contemporaine.

Jean-Yves Calvez

